FÊTE
DE LOUIS XVI,
BOUQUET DE PENSÉES
CHOISIES
DANS SES PROPRES JARDINS;
PAR UN JARDINIER FLEURISTE
DES THUILERIES.

LOUIS XVI!

L'autre jour en donnant une façon à une corbeille de pensées, m'est venu à l'esprit de t'en faire un bouquet. Elles ne sont pas artificielles, celles-là. Il ne vient pas de fleurs de cet acabit dans notre jardin.

Accepte donc ce petit bouquet de vé-

rités ; c'est peut-être le premier que tu auras reçu de ta vie.

Je voudrais bien te tenir, seul avec moi, derrière quelque statue du jardin. Là, entre quatre yeux ; que je te dirais de choses ! Tu en apprendrais plus en un quart d'heure, que tu n'en sauras en toute ton année dans ton conseil.

Je te demanderais d'abord, ce qu'il te semble de la révolution. Avoue que tu l'as encore un peu sur le cœur. C'est un morceau de rude digestion pour un roi ; et puis, un changement de de régime si brusque... Il faut avoir un bien bon tempérament pour se faire tout de suite à tout cela.

Mais en même temps conviens, toi qui es la droiture même, qu'il n'était pas tout-à-fait juste que toute une nation s'épuisât pour fournir aux menus plaisirs d'un seul. S'il n'y avait eu que toi à entretenir, nous en aurions encore longtemps passé par-là. Mais tes alentours étaient détestables. Cela faisait horreur ou pitié. Ta cour ressemblait à une terre ingrate. Le peuple l'arrosait envain de ses sueurs et même de son sang. Il n'y récoltait que des épines ou des poisons.

Louis ! veux-tu que je te parle franc ? la naissance seule t'a fait roi. A choix,

THE NEWBERRY
LIBRARY

tu aurais eu le bon esprit, sans doute, d'embrasser une profession mieux adoptée à tes goûts simples. Je suis certain que dans le fond de ton ame, tu t'es souvent rendu cette justice ; mais puisque tu te trouves dans la galère, il faut ramer.

Je crois t'entendre parler tout seul, en te promenant le matin, tout le long dela terrasse des Thuileries, non pas celle du côté de l'eau.

---Ma foi ! bien réflechi, tous ces babillards qui sont là dedans, m'ôtent bien des épines du pied. Et d'ailleurs, ils m'accordent tout ce que je leur demande. Une liste civile de vingt-cinq millions annuels, l'usufruit de cinq ou six parcs, et le droit de chasse, tout cela pour la peine d'écrire mon nom au bas de leurs décret, même sans être obligé de les lire... Tout calculé, être roi est encore un bon métier, quoi qu'on en dise : c'est tout profit et point d'embarras.... Que m'importe le reste ? Je ne reponds plus de rien ; quoiqu'il arrive, cela ne me regarde pas. C'est à mes ministres à se mettre en mesure avec l'assemblée nationale. Ma foi, cela est commode, et ce traitement me convient fort. Je les prends au mot. Je suis encore trop heureux. Je ne m'at-

tendais pas à tant d'avantages.... On veut me piquer d'honneur. On me bourdonne aux oreilles que Louis XIV n'eût pas été si débonnaire. Courtisans malins ! je vous le conseille de me citer Louis XIV, lui qui, sur ses vieux jours, fût obligé de montrer ses parties honteuses, et d'implorer la commissération de ses sujets. Il me semble que je compromets bien moins la couronne que lui. Car enfin, je n'ai rien fait, et tout se fait en mon nom. On me donne toute la gloire de la révolution. On rapporte tout à moi. La nation dont je suis le chef, tient encore tellement à ses vieilles habitudes qu'elle n'ose se déclarer libre, sans ajouter que c'est un bien-fait de ma part. Les Français sont bonnes-gens. on a pensé sous mon nom bouleverser tout le royaume. et cependant tout le royaume me proclame son Restaurateur. Voilà ce qui s'appelle jouër de bonheur, que je me sais grê de ma bonhommie ! si j'eusse été tant soit peu recalcitrant, qu'en serait-il advénu? des flots de sang eussent coulé peut-être, toute ma noblesse et le clergé égorgés sous mes yeux n'eussent servi qu'à retarder de quelques mois une revolution inévitable et sur les suittes de la quelle, je me lave les mains car si elle tourne à bien, j'en aurai tous

les complimens ; si elle tourne à mal, je dirai au peuple : mes amis, vous l'avez voulu. c'est votre faute *je n'en peux-moi.* Arrangez-vous, ce sont vos affaires. de tems à autre, par-ci par-là, j'ai bien de petits deboires. On a pillé quelques fleures de ma couronne. mais il m'en reste encore assés pour faire le brave. L'Assemblée Nationale est une bonne personne. Elle criaille parfois, je fais la sourde oreille, et tout s'arrange. je ne me picque pas d'avoir l'esprit de tous ces sçavans messieurs qui me jouent là de dans à croil et à pile ; mais jai peut-être plus de bon sens qu'eux. on m'aime d'avantage. ils ont beau imaginer, le peuple est une bête coutumiere. le fils m'aime parceque le pere et le grand papa ont aimé le roi de leur tems. Le jour de la fédération au champ de mars, si je m'etais cru j'aurais hazardé un coup de ma tête....J'ai été mal conseillé. On m'a relégué dans l'enfoncement d'une niche. Il falait bien plutot me montrer à découvert. Jaurais dû, malgré le mauvais tems, aller jusqu'à l'autel, tendre la main aux confédérés plus badauts encore que les parisiens, et leur faire prononcer moi même le serment, sans en laisser le soin et le merite à ce M. Motier qui en sait plus long que moi... N'ai-je pas aussi mon cheval

blanc comme lui? quelques mots, quelques gestes de popularité : c'en etait fait. J'avais pour moi tout le champ de mars. L'Assemblée Nationale restoit dens la boue et tout le peuple m'eut porté dans ses bras. J'en aurais fait en ce moment tout ceque j'aurais voulu .... et peut-être....

---Louis ! dit moi : n'est-il pas vrai que je t'ai assez bien deviné? les pensées qne je te prête, tu pourrais les avouer dans l'occasion. Vas tu n'es pas difficile à pénétrer; et je te le répète, tu n'étais pas né pour être Roi. Tu as trop de franchise, trop de rondeur. Que n'es-tu mon égal ! tous deux assis sur le banc de pierre de notre maison, nous parlerions de la pluie et du beau tems, de la moisson et des vendanges, tu pourrais à toute heure te livrer à tes doux penchants, sans te voir condamné à une représentation puérile et incommode. Mais que dis-je? tu le peus plus que jamais; tandis que tu chemine dans les Champs-élysées le bâton blanc à la main, ton sceptre d'or qui te pesait tant, passe lestement de mains en mains de la tribune au fauteil de l'Assemblée nationale. Ah ! Louis, benis avec moi la révolution : elle t'a mis à ton aise. Plus d'étiquette, plus de trône où tu étais mal assis. Plus de couronne qui te coëffait mal. Tu es bien mieux sous ce

large feutre qui te met à l'abri des coups de soleil. Comme Candide, borne toi à la culture de ton jardin. il faut toujours en venir-là. Que sais tu? ton exemple peut faire fortune. On sera touché de ta modération. On voudra t'imitter. Tes goûts simples seront adoptés. Comme toi on abjurera toutes lés prétentions factices et toutes les dignités. Comme toi, les peres de famille, contents de regner sur leurs enfants, satisfaits d'avoir fait naître la paix et l'odre dans leurs foyers, n'auront plus l'ambition de figurer à la tête de leur district ou de leur département. Les vertus privées prendront le pas sur les vertus publiques; et la nature....

Mais je m'apperçois que je bas la campagne; rentrons chacun dans notre jardin.

Tu t'étonneras peut-être d'entendre parler ainsi un jardinier; mais sache que si l'amour donne de l'esprit aux filles, la liberté en donne aux hommes. Il n'y en a pas beaucoup dans tout ceci; mais le bonsens est à tout le monde, et je m'en pique autant qu'un autre.

P. S. Louis! pardonne! je viens de lire ceci à un aristocrate qui m'a observé que je t'apos-

651

trophais un peu cavalièrement. Je lui ai répondu que c'était là le style du jour ; et que d'ailleurs, tu ne t'es pas formalisé de choses bien aussi crues. Je l'ai montré ensuite à un démocrate qui m'a rassuré, en me disant : il faut bien que les rois s'y accoutument, qu'ils mettent, s'ils veulent, du coton dans leurs oreilles !

Quel parti prendre. M'en rapporter à toi-même et en appeller du roi de France au roi des Français.

DE L'IMPRIMERIE ROYALE,

Et se trouve chez toutes les Bouquetières suivant la Cour.

1790.